

et de ne pas s'en contenter. Ce sont des

PAR JEAN-MARIE ROUART, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

toujours eu tendance à penser que l'aventure était ailleurs. A tous les moments de ma vie, j'ai eu envie d'ouvrir les portes et d'aller voir ailleurs si j'y étais. Que ce soit à 20 ans au Bangladesh, ou à 57 ans en Amérique, ou à d'autres moments au Pakistan, en Afghanistan, en Bosnie et en Algérie où j'ai fait une série de reportages pour "Le Monde" qui, pour moi, ont été fondateurs : c'est là, je crois, que j'ai pris conscience du danger de l'islamisme radical.

P.M. Après votre livre sur Daniel Pearl, on a l'impression que vous vous ancrez de plus en plus dans le monde réel et que vous abandonnez l'expression romanesque.

BHL. Si par "monde réel", vous voulez dire "enquête et engagement", ce n'est pas faux. Depuis quinze ans, depuis la Bosnie qui m'a occupé cinq ans, je me sens de plus en plus requis par l'enquête, l'engagement, donc la réalité. Mais je crois que je le fais en écrivain.

P.M. Comme Malraux qui a abandonné la fiction ?

BHL. Après la guerre il y a eu, vous avez raison, un moment très énigmatique dans la vie de Malraux qui m'a toujours beaucoup intrigué. C'est ce moment – sans doute lié à la tragédie intime, aux femmes – où, en effet, il abandonne la fiction. Moi, je ne crois pas avoir abandonné la fiction. Je referai des romans, je referai des films. C'est un principe, du reste. C'est peut-être même le caractère dominant de mon être au monde. Je ne renonce jamais à rien.

P.M. Est-ce que, comme Malraux, vous accepteriez d'être ministre de la Culture ?

BHL. Ça, en revanche, non, je ne crois pas.

P.M. De qui que ce soit ?

BHL. De qui que ce soit. Pour deux raisons. Ce serait difficilement compatible d'abord avec ce que je suis. Remettre des décorations, inaugurer des monuments, voir des gens intéressants mais qui ne me passionneraient pas, je n'aimerais pas. Par ailleurs, j'ai le sentiment qu'à la place où je suis et en écrivant des livres je n'ai pas tellement moins de pouvoir qu'un homme politique. Je n'en ai pas beaucoup, mais ils n'en ont pas non plus. Et comme le pouvoir sur les choses m'importe, ce pouvoir de contribuer un tout petit peu à changer le monde, je ne veux pas y renoncer. On peut agir plus efficacement par des livres que par des règlements.

P.M. Tocqueville en évoquant l'Amérique voulait adresser un message aux Français. Est-ce votre cas ?

BHL. Oui, bien sûr. Je parle de la France autant que des Etats-Unis.

P.M. Quel est ce message ?

BHL. D'abord, que la démocratie ce n'est pas seulement une institution, ce sont des manières de vivre. C'est un régime au sens ancien du terme. C'est la civilité autant que le gouvernement. C'est un rapport de la société civile à elle-

même, autant que de l'Etat à la société. Telle est la leçon que je lis dans la société américaine et que je ne suis pas mécontent de rappeler à ce vieux pays jacobin et robespierriste, qui a un peu tendance à croire que "démocratique" se dit des seules institutions, et que, quand on a fait de bonnes institutions, on est tranquille. Les Américains nous enseignent que quand on a fait de bonnes institutions, on n'a fait que la moitié du chemin.

P.M. Cela tient à l'importance de la société civile américaine.

BHL. C'est ce que je vous dis. Pour moi, il y a deux maladies françaises : le maurrassisme et le robespierrisme. Or l'Amérique, c'est un antidote au jacobinisme, donc au robespierrisme. Et la nation la plus anti-maurrassienne par excellence c'est encore l'Amérique. N'est-elle pas fondée sur l'idée de patriotisme constitutionnel opposée à celle de la nation organique et enracinée ?

P.M. Votre livre est aussi une histoire d'amour avec l'Amérique... Est-ce que c'est le rêve d'une nouvelle vie, d'une nouvelle image, d'un nouveau public ?

BHL. D'une nouvelle image, sûrement pas. Je me fous éperdument de mon image. Nouveau public, à la rigueur. Une nouvelle vie ? Ma femme Arielle est américaine, nous allons souvent aux Etats-Unis, donc pourquoi pas ? Ce qui est vrai, c'est qu'il y a toujours un moment dans la vie d'un écrivain – et je pense, par exemple, à Romain Gary – où il étouffe un peu dans sa caricature. Gary, alors, a pris un pseudo. Mettons que, moi, mon pseudo c'est l'Amérique.

P.M. Les journaux américains ne vous ont pas ménagé.

BHL. Pourquoi m'auraient-ils ménagé ? La presse américaine a été globalement positive. Mais il y a eu un vif débat autour de ce livre, et même quelques fausses notes tonitruantes, comme par exemple dans le "New York Times". C'est un livre qui, en d'autres termes, n'a pas laissé les Américains indifférents. Il y a eu des pour et des contre. Et donc une vraie bataille politique autour de mes thèses. En gros les gens que j'attaque dans "American Vertigo", l'Amérique que je dénonce, c'est-à-dire le bord gauche et le bord droit de l'échiquier politique, a réagi avec virulence sur le thème : de quoi il se mêle ? Mais bon, c'est très exactement le but que je visais.

P.M. La femme de Daniel Pearl aurait dit de vous : "C'est un homme dont l'ego détruit l'intelligence."

BHL. C'est une jolie formule. Mais je ne suis pas si sûr qu'elle l'ait prononcée.

P.M. N'y a-t-il pas quand même un peu de vrai dans ce propos caricatural ?

BHL. Comme tous les mots, il a sa part de vérité mais aussi d'injustice. Prenez "American Vertigo". Le reproche que l'on pourrait faire à ce livre par rapport au genre du journal de voyage, c'est juste-



BHL a reçu Jean-Marie Rouart dans l'élégant appartement décoré par sa femme, la comédienne Arielle Dombasle.

ment que l'ego n'y est pas assez présent. Je m'efface derrière la réalité. Je me mets en retrait, je parle à peine de moi et de ce que je ressens. La vérité est que j'appartiens à cette famille d'écrivains qui pensent vraiment que le moi est haïssable. Ce que Malraux appelait "le petit tas de secrets", ce que Nietzsche appelait "le bétail intime", c'est ce qu'il y a de moins intéressant chez un écrivain. Et donc me servir de moi pour parler de moi, je ne l'ai jamais fait, je ne trouve pas cela intéressant, je suis pour la quantité maximum de masques, je suis pour la neutralisation maximale de l'affect.

P.M. Cette irritation que vous provoquez, à quoi l'attribuez-vous ?

BHL. Je n'en sais rien. J'ai toujours tendance à voir les choses par le bon côté. Et j'ai donc tendance à penser, par exemple, devant le déferlement de livres contre moi, qu'il y a des raisons dignes : un vrai désaccord sur le fond des choses, une vraie volonté de combattre par tous les moyens un homme qui dit un certain nombre de choses qui embarrassent. Une part de moi continue de penser, comme dans ma jeunesse, que tout est politique.

P.M. Est-ce que vous vous remettez en cause ?

BHL. Bien sûr, oui. Chacun de mes livres est une remise en cause du précédent. "Penser contre soi", disait Sartre, c'est la vraie tâche de l'intellectuel. C'est lutter sans cesse contre une maladie de la pierre dont il explique qu'elle est plus redoutable que l'autre parce qu'elle est logée dans le cerveau. Un intellectuel qui cesse de penser contre soi cesse de penser tout court.

P.M. Parfois, devant le tumulte que provoquent vos livres, rêvez-vous de consensus ? Auriez-vous aimé être un Abbé Pierre des lettres, un Paul Ricœur ?

BHL. Ah non, je n'aurais sûrement pas aimé être Paul Ricœur ! Il y a quelque chose dans l'exercice même de la pensée qui va avec le tumulte. Quand il y a un événement de pensée, il y a forcément tumulte.

P.M. Vous êtes allé à Guantanamo. Comment expliquez-vous que les Américains acceptent ce déni de justice permanent ?

BHL. C'est une horreur, en effet. Un scandale indigne de la démocratie américaine. C'est une honte et je n'ai cessé de le dire. Que ce soit si bien accepté, je ne l'explique que parce que la gauche américaine est en état de pré-coma.

P.M. Chirac dit dans le livre de Giesbert que quand il doit prendre une décision en politique étrangère, il s'applique à faire le contraire de ce que font les Américains pour être sûr de ne pas se tromper.

BHL. S'il a dit ça, c'est une connerie. Car parmi les bonnes choses qu'a faites Chirac, il y a les interventions en Bosnie, au Kosovo, en Afghanistan, et il les a faites main dans la main avec les Américains. Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne s'est pas appliqué la règle à lui-même. ■